

Éric Gauthier, Karoline Georges, Bertrand Laverdure

Pascale Raud

Numéro 145, printemps 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/66045ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Raud, P. (2012). Compte rendu de [Éric Gauthier, Karoline Georges, Bertrand Laverdure]. *Lettres québécoises*, (145), 26–27.

★★★★ 1/2

ÉRIC GAUTHIER

Montréal

Lévis, Alire, coll. « Romans », 2011, 608 p., 17,95 \$.

Magie à l'œuvre

Conteur de métier et « écrivain de l'insolite », Éric Gauthier entraîne le lecteur dans une visite guidée de Montréal, ville imaginée aux multiples dangers, dont le pire n'est pas la magie elle-même, mais bien l'être humain.

Montréal est ce qu'on appelle une uchronie : à un moment donné de l'Histoire telle qu'on la connaît, un événement se produit, ayant pour conséquence un présent différent de celui que nous vivons. Dans *Montréal*, le point de divergence se situe bien loin dans le passé, d'où l'affirmation suivante : la magie existe, et donc les mages également. Bien entendu, ceux-ci sont « contrôlés » par le pouvoir en place (il ne s'agit pas de faire n'importe quoi). L'existence de courants magiques implique une certaine instabilité de l'eidosphère dans les endroits très peuplés. Le concept d'eidosphère n'est jamais clairement défini, mais il est résumé ainsi : «... chaque objet, animé ou inanimé, se double d'une présence intangible. Ces présences occupent l'eidosphère, d'où provient tout potentiel magique. Le potentiel fluctue, forme des courants. [...] l'équilibre du potentiel est affecté par le tracé des rues, par la forme des immeubles. »

Aussi existe-t-il une spécialisation : l'anxitecture. C'est une forme d'architecture qui consiste à construire les villes en fonction des courants magiques, afin de conserver un certain équilibre (ou à tout le moins d'éviter les catastrophes, ce qui ne fonctionne pas toujours, comme en témoignent Londres et sa zone abandonnée). Équilibre qui permet aux habitants de vivre paisiblement, sans avoir à subir des manifestations surnaturelles.

Zone neutre et perturbations

Montréal a une particularité : elle dispose d'une zone neutre où la magie n'a aucun effet. S'y trouvent les bâtiments de la Commission d'urbanisme de Montréal ainsi que des habitations pour familles très aisées. Pour les autres quartiers, l'équilibre n'est pas garanti : les immeubles se doivent d'être munis de supprimeurs pour être protégés des variations de l'eidosphère.

Le roman débute ainsi : pendant la nuit, un quartier entier a disparu, avec tous ses habitants. Remplacé par un terrain vague dont la végétation est inconnue et dont l'atmosphère magique perturbe à la fois les machines et les animaux. L'angoisse monte : où sont passés les habitants de Grandvilliers ? D'autres quartiers sont-ils en danger ? La Commission d'urbanisme de Montréal, nouvellement présidée par Oscar Martel, un anxitecte talentueux, se met immédiatement au travail afin de découvrir ce qui s'est passé.

La même nuit, Clovis Thériaud, concierge de son état qui a omis de réparer les supprimeurs de l'immeuble, reçoit la visite d'un spectre qui lui confie un message pour une certaine Corinne. Qui elle est, il l'ignore, mais il ne peut ignorer la requête du spectre. Aidé de Léopold Sanschagrin, un mage rebelle au passé contestataire (il a fait partie



ÉRIC GAUTHIER



des Enfants de l'Art, qui militaient pour une magie moins « contrôlée »), Clovis part à la recherche de la dénommée Corinne.

Secrets et pouvoir

Tandis que la panique s'empare peu à peu des Montréalais, en entraînant une terrible émeute et une désertion massive de certains quartiers, Martel tente de trouver une solution à la Disparition. Bien entendu, on s'aperçoit très rapidement qu'il en sait plus qu'il ne le déclare officiellement. À commencer par le fait que son prédécesseur, Alasdair William McPhie, est mort dans des conditions étranges le jour même précédant la Disparition. McPhie lui a fait un legs mystérieux, qui consiste en une poignée de porte menant à... en dire plus gâcherait le suspense.

De leur côté, Clovis et Léopold réussissent à localiser la mystérieuse Corinne, qui s'avère être une jeune adolescente au talent magique puissant, dont le spectre était le père biologique. Elle aussi semble en savoir plus qu'elle ne le devrait et, après que Clovis lui a remis le message de son père, elle s'enfuit du domicile de ses parents adoptifs situé dans la zone neutre.

Il est clair qu'à partir de ce point-là du roman, le temps est compté si l'on veut pouvoir sauver les habitants disparus. Il est également clair que bien des secrets ont été camouflés et que la solution viendra d'agissements non officiels.

Mots et magie

J'avais déjà eu l'occasion d'apprécier la prose de Gauthier avec *Une fêlure au flanc du monde* (Alire, 2008), ses personnages hauts en couleur et son imaginaire bien personnel. Dans *Montréal*, son talent explose de façon magistrale. Loin de ne présenter qu'un univers magique, Gauthier a fait de *Montréal* un roman haletant. L'avenir de la ville est en jeu : qui a fait quoi, comment et pourquoi ?

L'arrière-monde qui soutient l'intrigue est riche et foisonnant : il y a là un extraordinaire travail de création, une structure solide, un imaginaire personnel et envoûtant. De plus, Gauthier a le sens des images fortes et écrit d'une plume élégante et précise.

Avec *Montréal*, Éric Gauthier frôle la perfection. À mon avis, un roman de fantasy urbaine qui se classera certainement dans les œuvres importantes des littératures de l'imaginaire au Québec.

KAROLINE GEORGES

Sous béton

Québec, Alto, 2011, 170 p., 20,95 \$.

Claustrophobes s'abstenir

Auteure qui a déjà fait parler d'elle avec *Ataraxie* (2004) et *La mue de l'hermaphrodite* (2001), Karoline Georges revient avec un récit angoissant, aux allures post-apocalyptiques où l'inhumanité le dispute à l'indifférence.

Enfermés

L'enfant (le narrateur en *je*) et sa famille vivent enfermés au 804 à l'étage 5969 de l'Édifice. Un bâtiment immense en béton. En Béton Total, sans ouverture sur l'extérieur. En dehors de l'Édifice, il y a les expulsés. Et au delà il n'y a plus rien. Du moins c'est ce que le père dit à l'enfant lorsqu'il pose la question. Car jamais ils ne sortent. Dormir, se réveiller, ingurgiter des nutriments. Attendre. Regarder le dehors à travers l'écran posé dans leur minuscule appartement. Une vie d'automates indifférents, qui répètent chaque jour les mêmes gestes, avec, en fond, la peur d'être expulsés, la peur d'être infectés.

Du dehors, le lecteur ne sait rien (Qu'est-ce qui a mené les humains à vivre enfermés dans cet immense Édifice? Des catastrophes climatiques? Une guerre?). On ne sait que ce que l'enfant sait, ce que ses

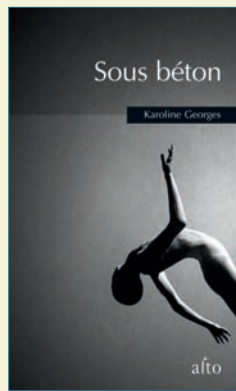


KAROLINE GEORGES

parents lui disent et ce qu'il apprend par le cubicule de connaissance. Mais, contrairement à ce qu'on attend de lui, l'enfant pose des questions : tandis que la mère se désespère, le père avale des abrutissants et, lorsque l'enfant pose trop de questions, il le frappe pour le faire taire. Par peur des questions, mais aussi par peur de l'expulsion.

Contrôle et inconnu / Corps et âme

Les thèmes qui ressortent de *Sous béton* seront familiers aux amateurs de science-fiction : contrôle de la pensée, dépersonnalisation, peur, conditionnement. Peu de réponses sont apportées au lecteur : il suit la pensée de l'enfant, qui ne peut se résoudre à accepter sans lutter. Cet enfant qui espère une fissure dans le mur de béton total de sa chambre, qui souhaite avoir des réponses. C'est le portrait sombre d'une société qui ne sait pas pour quoi elle vit, ni pourquoi elle obéit : bien que tout ceci se passe dans un futur évident, on ne peut s'empêcher d'y voir une métaphore de l'être humain, et cela, à toutes les époques.



Par son habile utilisation des mots et la forme, Karoline Georges rend parfaitement bien la sensation de répétition et d'étouffement dont souffrent les personnages. Par la narration au *je*, le lecteur accompagne l'enfant qui, tel un grain de sable dans une machine bien huilée, vit le choc de l'éveil de la conscience, accompagné d'un quasi-désir de chaos.

L'obsession du corps est bien présente. La peur de l'infection. Le désir de désincarnation qui permettrait d'échapper au fardeau

de la chair. La mort comme échappatoire au désespoir. Un hurlement sans son.

Rythme et souffle

L'écriture est efficace. Loin de le parasiter, la forme est au service du fond : syncopé mais équilibré, fort sans être artificiel, le style de Karoline Georges transcende l'urgence qu'il sous-tend, comme une angoisse existentialiste qui menace d'exploser à tout instant.

Pourquoi alors ne pas dire que *Sous béton* est un peu plus que bon mais pas excellent? Parce que, malgré son désir profond d'offrir une expérience déroutante aux frontières de l'anticipation, la fin laisse la philosophie prendre le pas sur le récit. La métaphore devient le récit et celui-ci, malgré sa force, fait place à l'intellect pur.

Malgré tout, cela reste une lecture saisissante, qui porte ses questionnements en étendard et s'offre le luxe d'un style frappant.



BERTRAND LAVERDURE

Bureau universel des copyrights

Chicoutimi, La Peuplade, 2011, 150 p., 20,95 \$.

Overdose

Quatrième roman de l'auteur, qui met en scène un personnage qui sait qu'il en est un et se promène dans les coulisses de son histoire.

J'ai tout d'abord été intriguée. Le résumé laissait entrevoir un aspect fantastique, voire insolite : un personnage passe de scène en scène, se voit doté de membres artificiels inhabituels, tente d'échapper au Schtroumpf Farceur, croise un groupe de touristes littéraires, pour finalement aboutir au bureau universel des copyrights où il apprend que tout a un copyright, sans exception.

Hélas, c'est une déception. Si je ne suis pas contre les figures de style, j'ai ici fait une indigestion de mots. Conséquence : l'ennui, malgré des trouvailles amusantes et une intention évidente d'amuser le lecteur. J'ai même été profondément agacée. Bien sûr, l'artificialité de la création est au cœur du récit : mais ce que j'ai lu est un roman artificiel, et non pas un roman sur l'artificiel. Le style ne sert pas le propos : il est le propos. Résultat : aucun attachement au texte ou au personnage. Tout a résisté à ma plus grande volonté : un exercice de style indigeste, qui ne m'a inspiré que découragement et désintéret.

